

# LES THÉÂTRES

**Opéra populaire :** *Charlotte Corday*, drame musical en trois actes, un prologue et cinq tableaux, poème d'Armand Silvestre, musique de M. Alexandre Georges.

Je tiens en sincère estime le talent de M. Alexandre Georges. Voici un musicien que l'on ne saurait accuser de s'être prodigué. Sorti, il y a longtemps déjà, non pas du Conservatoire — car il n'obtint, n'ambitionna jamais le prix de Rome — mais de l'école Niedermeyer, où il fit de solides et excellentes études, il ne donna au public qu'un très petit nombre de compositions : *Le Printemps*, opéra-comique en un acte que j'ai le regret de ne pas connaître; une partition pour accompagner l'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam; les *Poèmes d'amour*, en collaboration avec Armand Silvestre, et les *Chansons de Miarka*, qu'il tira du roman de M. Jean Richepin. Cette dernière œuvre témoignait de qualités peu communes : un sentiment vigoureux et profond de la nature, une rudesse toute populaire, une grande franchise d'expression, une originalité mélodique et harmonique exempte de la moindre bizarrerie, de la moindre affecterie. Il me tardait donc de le voir aborder le théâtre avec une pièce de réelle importance.

En choisissant son sujet, il a évidemment obéi à un désir d'éviter les fades amours des livrets usuels et de se montrer de nouveau, cette fois, dans de vastes scènes révolutionnaires, l'artiste viril de ses *lieder* précédents. Ce sujet a été arrangé ainsi : A la taverne du Paon, Marat, entouré de ses sectaires, glorifie la guillotine, où vont tomber les têtes des derniers riches, boit le vin rouge, pareil au sang des bourgeois, et excite la foule contre les Girondins. On le porte en triomphe. C'est le prologue. — Chez Mme de Bretteville, à Caen, en une soirée intime, les femmes s'attristent des jours moroses, les hommes jouent aux cartes et Charlotte Corday rêve, assise à l'écart. Au comte de Lux, qui voudrait l'épouser et lui propose d'aller vivre à l'étranger, elle dit sa soif de liberté et son attachement à la France. Restée seule, elle écoute des cris de colère et de bataille poussés dans la rue. Un homme, en qui elle reconnaît Barbaroux, s'élance dans le salon. Poursuivi par les Maratistes, il demande une hospitalité de quelques instants et fait à la jeune fille un éfrayant tableau de Paris, d'où il vient, où il va retourner et que le tyran tient sous un joug de terreur. Il la quitte, non sans avoir remarqué sa grâce et sa fierté, et lui jette un rapide : « Au revoir ! » La rencontre décide Charlotte à exécuter un projet secrètement mûri. Elle adresse de douloureux adieux à l'hospitalière maison de sa tante, aux arbres du parc, à tout ce qu'elle abandonne et s'enfuit. C'est le premier acte. — Dans le jardin du Palais-Royal, des enfants, surveillés par leurs tristes mères, chantent et dansent joyeusement des rondes, insoucieux du lendemain menaçant. Charlotte Corday passe et s'attendrit à leurs jeux. Elle faiblirait peut-être si elle n'était ramenée à la réalité de l'heure affreuse par les appels des vendeurs de journaux, par les hurlements des démagogues. Elle aperçoit le bambin dont elle tenait la main entrer chez un coutelier. Elle le suit, achète l'arme vengeresse qu'elle brandit à présent. Mais elle se heurte à Barbaroux, qui devine son dessein, veut l'en détourner et s'offre à l'accomplir à sa place. Elle refuse parce qu'elle l'aime. Il l'aime aussi. La mort les réunira donc, se promettent-ils gravement pendant que retentissent les sonneries militaires, *la Carmagnole* et les gais refrains des muscadins. C'est le second acte. — Dans l'antichambre de Marat affluent les solliciteurs, les délateurs. Parmi eux se glisse Charlotte qui obtient l'audience souhaitée et assassine le conventionnel. On l'arrête en un tumulte et on l'enferme à la Conciergerie où, après avoir écrit à ses parents pour se disculper, elle se félicite du succès de son entreprise et attend la gloire, le cœur tranquille. Un géôlier l'entraîne et, de la charrette qui la conduit à l'échafaud, elle voit Barbaroux. Celui-ci déclare à tous qu'elle a bien fait et qu'il admire son crime. Et les soldats s'emparent de lui pendant qu'un roulement de tambour annonce le funèbre dénouement. C'est le troisième acte.

A parler franc, il ne me semble pas que Charlotte Corday soit un personnage vraiment musical. La femme a pour mission, en ce monde, d'aimer, de pardonner et de créer, non de haïr, de

condamner et de tuer, et la passion politique, de toutes les belles et laides passions d'ici-bas, est, à mon sens, la moins propre à magnifier une héroïne d'opéra ou de drame lyrique. Opéra ou drame lyrique, la partition de M. Alexandre Georges n'appartient exactement à aucun de ces deux genres, car elle répudie à la fois l'air de forme habituelle et le développement symphonique des motifs. Elle suit l'action sans s'attarder jamais et comme cette action est infiniment rapide et extérieure, néglige les luttes d'âmes et se borne à la mise en scène d'un seul épisode de l'immense tragédie révolutionnaire, elle manque évidemment d'ampleur, d'unité, de puissance et de signification. — Le sujet admis, il fallait que le librettiste l'agrandit et je crois bien qu'il l'a rapetissé. — Mais elle a une sorte de brutale simplicité dans la violence, une manière de charme élégiaque dans la douceur; elle n'est pas du tout dépourvue de mouvement, de vie et d'éclat, et certaines de ses pages, très musicalement écrites, ont de la grâce, de la tendresse et de l'émotion. L'auteur l'a instrumentée sobrement, employant la plupart du temps le quatuor à cordes auquel il sait faire dire ce qu'il a à exprimer. Son succès, au demeurant, a été vif. Je suis heureux de l'annoncer et j'espère qu'il sera durable. Elle est interprétée par Mme Georgette Leblanc dont la voix reste inégale, capricieuse, indisciplinée, et qui, cependant, témoigne, dans son rôle de Charlotte Corday, d'une force de volonté, d'une vigueur de composition, d'une intelligence théâtrale remarquables; par M. Emile Cazeneuve, un Barbaroux taillé en hercule et chantant en ténorino; M. Dangès, un Marat chaleureux; Mlles Silvain et Dulac, et M. Benedict, celui-ci extraordinairement hésitant. M. Henri Büsser conduit l'orchestre avec sûreté, ardeur et conviction.

Alfred Bruneau.

**Théâtre Maguéra :** *Chemin de lumière*, pièce en trois actes, de M. Henry Berteyle.

Les ouvriers sont fort à la mode partout, et même au théâtre. La grève est devenue le motif essentiel de ce qu'on a appelé « la tragédie sociale ». Je ne m'en plains pas, car j'estime qu'il est bon de discuter librement et sous toutes les formes les problèmes de tous les temps. Malheureusement, pour la discussion des questions ouvrières, le théâtre n'est peut-être pas une très bonne *platform*. Ceci par la raison que, l'auteur dramatique voulût-il rester impartial et se montrer sage, l'ouvrier révolté est pittoresque et le patron ne l'est pas. Allez donc obtenir un effet dramatique en expliquant que la grève criminelle de Marseille est une affaire faite au profit du port de Gênes ! Il est plus facile de faire applaudir des déclamations. C'est là l'inconvénient de la grève au théâtre, et il est inhérent à la forme même de l'art dramatique.

Je dois cependant reconnaître qu'en faisant une fois de plus de la grève le sujet d'une pièce de théâtre, M. Berteyle s'est montré impartial et a fait entendre des paroles que je voudrais écoutées. L'œuvre du jeune auteur est de valeur, et j'affirme cette valeur même en la discutant d'un peu près. Le premier acte, fort bien présenté, est de comédie. M. Sassenay est un rentier qui a de gros intérêts dans une usine que dirige son ami Naville. Celui-ci a une fille, Germaine, et Sassenay a un fils, Jean. Les jeunes gens s'aiment profondément et leur mariage serait une chose tout indiquée, n'était un obstacle qui se présente. Elevé par un prêtre socialo-chrétien, l'abbé Vizille, Jean est un réformateur. Il a consacré sa fortune personnelle à améliorer le sort des ouvriers, par des coopératives et autres institutions philanthropiques. Néanmoins, un conflit éclate entre les travailleurs de l'usine et leur patron. Jean incline du côté des ouvriers, ce qui amène une violente rupture entre lui, son père et Naville. Celui-ci va même jusqu'à se prêter à une basse intrigue électorale avec un certain Vaujade, un des meneurs de la grève, qui doit travailler à perdre Jean dans l'esprit des ouvriers : Saturninus contre les Gracques — l'histoire est éternelle.

Le second acte nous donne un tableau de la grève, tableau excellent et que j'ai été ravi de voir très bien mis en scène par le théâtre Maguéra. Le tableau est fort exact, et on peut le dire calqué sur la réalité du jour. Naville a cédé sur une des demandes des grévistes. Il accorde une augmentation de salaires. Une partie des ouvriers, satisfaite, veut reprendre le travail. C'est le syndicat des « jaunes ». D'autres ouvriers, qui se plaisent à la